

L'Orient - 2 avril 46 -

ANDRÉ GIDE à Radio-Liban

M. André Gide a prononcé hier à Radio-Liban l'allocution suivante :

C'est avec une profonde reconnaissance que j'ai accepté l'invitation de la Radio de Beyrouth. Bien que n'étant nullement qualifié pour parler au nom de la France et sachant que ce que je n'apprête à dire n'engage que ma propre responsabilité, je sens pourtant que c'est en tant que représentant des lettrés Français que j'inaugure cette nouvelle série d'émissions. Honneur dont je voudrais être plus certain d'être digne.

Ce que la culture Française a pu apporter au Liban a déjà été mis en lumière et je n'ai pas à y revenir. Je voudrais plutôt éclairer l'autre côté de la question de nos relations culturelles ; un côté que la France n'envisage peut-être pas toujours suffisamment.

Il importe de se persuader de ceci : notre culture, en plus de chefs-d'œuvre qu'elle a produits, est, on l'a souvent dit, une incomparable école de critique ; et c'est par là qu'elle nous instruit ; c'est pour cela surtout qu'on l'aime et qu'elle est digne d'être aimée. Mais aussi bien fait-elle de ses propres amis des témoins clairvoyants, des juges. Il est bon qu'il en soit ainsi. Souvenons-nous du cri de Montaigne à la mort de La Boétie son ami : j'ai perdu le témoin de ma vie. Il craint, après ce deuil, de se laisser aller à vivre plus négligemment, n'étant plus sous le regard critique d'un témoin affectueux, mais, pour cela même, sévère et sans flatteuse indulgence. Et c'est une pensée qu'exprimait déjà, dans l'antiquité, Pline le Jeune.

J'ai souvent cité cette parole d'Ernest Renan : « Pour pouvoir penser librement, il faut être certain que ce que l'on écrit ne tirera pas à conséquence ». Or, dès que des relations amicales s'établissent, entre pays aussi bien qu'entre individus, aussitôt tout « tire à conséquence », et les actes et les écrits. Rien à faire à cela ; sinon précisément agir en conséquence, en sachant gré au regard ami de nous aider à nous parfaire — et comprendre que, si la liberté est souhaitable, il est bon que celle-ci soit bridée par le sentiment d'un devoir. Dans les deux sens du mot, l'amitié d'un Pays nous oblige. Il nous faut la mériter sans cesse à neuf ; ne pas nous contenter du passé si beau qu'il puisse être, mais bien y trouver une invite constante à donner et présenter de nous le meilleur.

Signé : A. GIDE.